

Steve Jobs,

une névrose à l'origine d'une métamorphose de l'ordinaire de nos vies.

« ce qui est agréable dans la société et l'art japonais, c'est que l'individu est intégré si harmonieusement à son entourage qu'il vit essentiellement non pas sa propre vie, mais celle de sa communauté. Chacun d'entre nous en a rêvé dans sa jeunesse avant de devoir y renoncer. Car de toutes les communautés concevables pour nous, je ne voudrais me livrer à aucune, si ce n'est la communauté de ceux qui cherchent vraiment, qui compte bien peu de membres en activité. »

lettre d'Einstein à Max Born du 29 avril 1924, *Correspondance*, Seuil, 1972, p.98

« sa guerre personnelle dont le champ de bataille était son propre cerveau. Le délire et le réel ne cessaient de s'y affronter jusqu'au moment de la trêve. Toujours précaire »

Jean-Christophe Grangé, *Miserere*, Albin Michel, 2008, p.76.

Steve Jobs, c'est l'histoire d'un destin qui va bouleverser l'ordinaire de nos vies en pleine transition des millénaires.

Ce qui nous intéresse pour une réflexion autour de re-penser l'ordinaire, c'est la manière dont un homme, génial et odieux, a métamorphosé sa problématique intime, faite d'une permanence de répétitions faisant symptôme, en *pulsion d'œuvre*.

Ce qui nous interpelle, c'est la façon dont un homme seul exige de la technique qu'elle se mette au service de l'ordinaire de la vie, qu'elle se plie à ses exigences obsessionnelles, à ses distorsions constantes du réel pour inventer de nouvelles réalités.

Norbert Chatillon, *Steve Jobs, une névrose à l'origine d'une métamorphose de l'ordinaire de nos vies*, Colloque Re-penser l'ordinaire, 21 Mars 2012, Paris.

Ce qui convoque notre réflexion, c'est cette simple question : par où cela a-t-il pu produire un effet planétaire sur notre quotidien, poussant chacun à refonder, et par là à repenser, les ordinaires de sa vie ?

Et peut-être cette autre : quelle névrose ordinaire fait écho à celle de Steve Jobs ? ¹

Steve Jobs est né le 24 Février 1955, il a moins de quinze ans le 21 juillet 1969 lorsque le premier homme pose le pied sur la lune.

Imaginons le choc pour un adolescent. De ce moment, il ne saurait, là où il œuvre, rencontrer le moindre obstacle d'ordre technologique.

Sauf que Steve Jobs va œuvrer pour renvoyer les hommes sur terre, sur leur terre.

De ce point de vue, nous serions tous des Steve Jobs : il est comme nous. La différence, nous ne sommes pas comme lui, nous n'osons pas le possible, et pas seulement parce que nous ne l'imaginons pas. Steve Jobs est un homme douloureusement banal. Il ne fait rien d'extraordinaire, absolument rien, et il le sait. Pour lui, ce qu'il demande est tout à fait ordinaire, et c'est pourquoi il lui est insoutenable, insupportable qu'on lui dise *non*, au point de licencier qui lui dit que satisfaire sa demande est impossible.

Ce qui est surprenant, et pas pour autant extraordinaire, c'est notre émerveillement devant ce grand marketing de l'extraordinaire pour les choses ordinaires de la vie.

Le vivant est fantastiquement complexe. Sommes-nous à la hauteur de la complexité du vivant que nous sommes ? Il faut avoir une extraordinaire confiance en l'humain – je ne dis pas

¹ Cette réflexion prend appui, d'un point de vue strictement documentaire, sur la biographie de Walter Isaacson, *Steve Jobs*, trad.française JC Lattès, novembre 2011. Biographie commandée par Steve Jobs décédé le 5 Octobre 2011.

dans les hommes – pour faire ce pari de l'être, à la hauteur, et le considérer, ce pari, comme ordinaire. La névrose ordinaire de Steve Jobs fournira le noyau complexe actif et moteur de sa dynamique.

Lorsque Jobs énonce « J'ai brillé pour une seule raison, c'est parce que les autres étaient des nuls »², il se présente comme un homme passionnément ordinaire. Il ne se vit pas comme extraordinaire, et il sait qu'il peut l'apparaître du fait que les autres se situent en deçà, *infraordinaires* en quelque sorte.

Re-penser l'ordinaire engage à s'interroger non plus sur la qualification attribuée par jugement à l'objet ou à l'action, mais à questionner le mode de mise en perspective de l'appréciation elle-même.

Nous le savons également dans le changement de perspective que la psychanalyse a ouvert : d'anormale, la névrose a quasiment pris aujourd'hui une dimension naturelle. Il ne s'agit plus de la regarder comme un obstacle à lever ou contourner, mais comme une dimension de soi organisatrice de nos mises en œuvre, et avec laquelle nous avons à compter.³

La névrose n'est plus considérée comme une anormalité, mais comme une cristallisation de l'énergie au service d'organismes inconscients.

Steve Jobs, avec ses exigences, ses obsessions, ses illuminations et ses effondrements, utilise ses propres résistances pour en faire des leviers de transformations et d'action. Il ne cherche ni à s'en affranchir ni à en guérir.

² P.68

³ Norbert Chatillon, *Le traumatisme, une énigme de l'intime et Variations sur les ordinaires de la vie*, Editions Grego.

Puisqu'il se vit comme ordinaire, il ne cherche à changer ni les hommes ni le monde, il tente de se mettre en résonance avec les hommes et le monde tels qu'il les perçoit.

Sa « croyance que la volonté pouvait déformer la réalité »⁴ lui aurait fait mettre hors champ un débat du genre : un homme s'est-il réellement posé sur la lune ? Ou l'homme l'a fait, ou il a su le faire croire, et c'est génial dans les deux cas.

N'oublions pas que l'éruption volcanique des nouvelles technologies à la surface de nos consciences a bouleversé notre représentation de la réalité. De la même façon que les nombres imaginaires sont venus désigner un univers de nombres non figurables ou positionnables sur une continuité linéaire, les nouvelles technologies nous ont obligé à nommer virtuelles des réalités qui subsumaient – dans un mouvement d'élévation/suppression (*Aufhebung*) notre représentation du réel.

D'où cette adhésion au « *What you see is what you get* : ce qu'on voit est ce qu'on obtient. »

Steve Jobs appartient à cette génération, et elle est loin d'être la seule, qui tente de s'inventer, de partager une nouvelle réalité qui fasse sens.

La guerre du Vietnam dure onze ans, de 1964 à 1975. Steve Jobs a entre 9 et 20 ans. Platon n'a-t-il pas tenté d'inventer un nouveau monde depuis une adolescence vécue en pleine guerre du Péloponnèse ? De même Descartes en pleines guerres de religions ?⁵

⁴ P. 68

⁵ lire à ce sujet les chapitres que Peter Sloterdijk leur consacre dans *Tempéraments philosophiques*, Ed. Libella Maren Sell, 2009, et 2011 pour la traduction française.

Norbert Chatillon, *Steve Jobs, une névrose à l'origine d'une métamorphose de l'ordinaire de nos vies*, Colloque Re-penser l'ordinaire, 21 Mars 2012, Paris.

« Steve Jobs était l'incarnation de cette fusion du *Power Flower* ⁶ et des puces électroniques, de la quête de la révélation personnelle et de la haute technologie »⁷

Nous sommes en face d'un retour au réel : il ne s'agit plus de s'évader d'un monde gris et insupportable, il s'agit de faire revenir les visions dans le réel :

« Les ordinateurs domestiques étaient devenus le nouveau LSD et Jobs changea son fameux mantra « harmonie, ouverture, détachement », par « allumage, démarrage, connexion. »⁸

Qu'est-ce qu'un « ordinateur domestique » ? C'est un outil personnel, disponible, s'insérant dans un univers et ne nécessitant pas un dispositif spécial, un poste de travail. Accessible, portatif et pas seulement portable : c'est un objet ordinaire.

Je n'ai rien contre ma névrose, je voudrais même la conserver, mais je ne veux pas qu'elle m'encombre ! Je ne veux pas en guérir, je ne suis pas malade, je veux pouvoir la dompter, la domestiquer. Ma névrose aussi est portative et mobile, jusqu'à subtilement déplacer les symptômes.

La névrose est comme la souris : « elle doit pouvoir rouler sur du Formica comme sur mon jean »⁹

⁶ *Flower Power* était un slogan utilisé par les hippies durant les années 1960 et 1970. La fleur était un des symboles de leur idéologie non violente. L'expression est née du *Summer of Love* de 1967, un rassemblement à San Francisco durant lequel les hippies avaient pour consigne de porter des fleurs dans les cheveux et de les distribuer autour d'eux. Ils devinrent alors les « *Flower Child* » (« enfant de la fleur ») pour les médias. Le *pouvoir de la fleur* se manifestait par exemple dans des actions comme offrir une fleur à un agent de police pendant une manifestation ou glisser une fleur dans le canon d'un fusil. Une photo renommée du journaliste Bernie Boston (**en**) prise le 21 octobre 1967 lors d'une « marche vers le Pentagone » montre un jeune homme approchant une fleur des canons de militaires¹. Il y a également la photo de Jan Rose Kasmir par Marc Riboud prise lors de cette même manifestation. (Wikipedia)

⁷ p.82

⁸ p.83

⁹ On observe bien la charnière : Jobs parle encore de faire rouler la souris, mais le plus important, c'est là où elle peut œuvrer sans contrainte. La souris encore visualisée

De ce point de vue, le fil rouge de l'œuvre de Jobs est, d'une façon très ordinaire, l'histoire d'une névrose qui accomplit sa réalisation, et une névrose dans laquelle nous pouvons *fluidement* nous reconnaître.

Tout ce que va promouvoir Steve Jobs se présentera comme *orthèse*. Une orthèse¹⁰ et non une prothèse, un prolongement et non un remplacement artificiel. Les objets qu'il nous propose se présentent comme des appartenances jusqu'à s'intégrer dans notre schéma corporel.

Ses parents d'adoption sont le prolongement de ses parents géniteurs. Ils ne les remplacent pas, ils les prolongent. Si Jobs vit comme chacun des temps de rupture, sa dynamique est guidée par le souci de la fluidité, de la mobilité souple, sans cassure. Il tente de réparer au cœur de l'objet ce qu'il ne peut restaurer dans son vécu de sujet.

Ce que viennent éclairer ses exigences qui, dans le vécu de l'instant, se donnent à voir comme de réelles obsessions :

« Jobs avait un faible pour la fluidité des mouvements : les documents ne doivent pas sauter d'une ligne à l'autre, mais se déplacer de façon coulée et harmonieuse »¹¹

Il s'agit pour lui de laisser à l'utilisateur la maîtrise du lien entre son psychisme et son corps. Par delà l'ergonomie, rendre au vivant son unité.

C'est sa quête personnelle intégrale qui est restituée au plan de l'exigence de l'objet : son obsession pour un esprit sain dans un

comme objet est déjà pensée comme fonction. L'objet peut être remplacé, substitué, mais non la fonction.

¹⁰ Appareil orthopédique destiné à soutenir une fonction locomotrice déficiente et fixé contre la partie atteinte (attelle, gouttière, corset, plâtre, etc.). *Dictionnaire Larousse*

¹¹ p.128

corps sain, qui motive autant ses obsessions en matière d'alimentation que le choix de la forme de thérapie qu'il entreprend. Il ne veut pas de *talking cure*, de psychanalyse, qu'il se représente comme réduite à la pensée rationnelle. Il lui préfère l'approche d'Arthur Janov, fondée sur le *cri primal* : « il ne s'agissait pas de réfléchir, il s'agissait de faire : fermer les yeux, prendre une inspiration, plonger en soi, et ressortir de l'autre côté avec une nouvelle acuité. »¹²

Nous observons combien Jobs se bat avec cette demande de retrouver le lien avec ses parents naturels, de renouer de l'intérieur, pris dans un conflit intense, et dans la peur que son projet de retrouver ses parents naturels fasse de la peine à ses parents d'éducation et dont il porte le nom du père.

Faire lien, trouver du lien, telle est son obsession de chaque instant, comme celle d' « arrondir les angles », comme le dit ce témoignage :

« Jobs passa des jours à peaufiner la rondeur des angles. Je me fichais de savoir s'ils étaient ronds ou carrés, je voulais juste qu'il se décide ! »

Créer dans l'objet et dépasser par l'objet l'indépassable de soi constitue à la fois un maintien du symptôme et son artificiel dépassement par déplacement.

Lorsque Steve Jobs apprendra qu'en ne reconnaissant pas et abandonnant sa première fille l'année de ses vingt trois ans, il répète ce que ses géniteurs avaient fait de lui au même âge, il dira seulement : « ça m'a fait un choc. »¹³

Lui qui n'a pas reçu de « garantie » de ses parents biologiques, transposera encore une fois sa problématique dans son univers de travail.

¹² p.75

¹³ p.115

Ce qu'illustre la volonté de Jobs de garantir un an le matériel, et non trois mois comme c'était l'usage :

« une fois encore Jobs fondit en larmes durant l'une des réunions houleuses sur le sujet. Tout le monde partit faire le tour du parking à pied pour se calmer, et Scott accepta de céder sur ce point. »

C'est plus l'affect lié à l'exigence, que sa validité prospective qui nous indique la puissance d'investissement de la névrose, même pour engendrer du meilleur pour l'autre, ici le client.

La « philosophie marketing d'Apple » est sur ce point éclairante :

- 1) *l'empathie*, une connexion intime avec les attentes des clients : nous devons comprendre leurs besoins mieux que toute entreprise.

Qui comprend les attentes intimes de l'enfant Steve ? Et comment faire que l'autre entre en connexion intime avec ses attentes. Encore une fois, et le mot *empathie* prend ici toute sa force, ce n'est pas une attente rationnelle, mais un cri.

- 2) la *convergence* : afin que le travail soit le plus efficace possible, il faut éliminer toute activité d'importance secondaire.

Éliminer, pour Steve Jobs, toute activité secondaire ? Oui, éliminer toute activité qui le distrait de sa quête de construction de soi.

- 3) *l'incarnation* : l'opinion que les gens se font d'une société en fonction des signaux qu'elle leur envoie.

Ce sera toute l'importance accordée de façon impérative au packaging, de la présentation certes, mais surtout *mise en*

camouflage de l'essence de la question à partir d'une anticipation par réponse.

Si Sloterdijk parle de « l'heure des formes qui ne rappelle rien a sonné »¹⁴, nous pouvons dire de Steve Jobs *qu'il a inventé l'heure des transformations qui rappellent les formes initiales*. Et la forme initiale, non partagée avec ses parents d'adoption, c'est celle de son partage biologique avec ses parents de naissance.

Il organise une passerelle entre nos modes organisés de figuration et transforme le futur en présent accessible. Ce pont entre l'abandon et l'adoption, faisant du renoncement une force de création.

L'œuvre de Jobs, ce sont *ses gènes exportés dans l'objet*. Les créations de Jobs ne sont pas ses bébés, ses enfants, ou des cadeaux à des parents. Ce sont ses *tripes génétiques* mises en esthétique. Il peut désormais vivre ou mourir.

Il ne devait pas cependant pas mourir avant d'avoir hurlé la conjonction de ses gènes et de ce qu'il avait reçu en transmission du père qui lui a donné son nom.

Il peut se faire construire un yacht dont le design intérieur est confié à Philippe Starck. Il peut préférer un jet privé plutôt qu'une rémunération. Il peut tout du côté de l'objet, de l'orthèse, et s'il n'est pas impuissant à devenir sujet, il lui faut cette orthèse pour se tenir debout comme sujet.

Ce dont témoigne son indifférence à l'argent comme mode de résolution de ses problèmes :

¹⁴ Peter Sloterdijk *Tu dois changer ta vie*, Ed. Libella Maren Sell, 2009, et 2011 pour la traduction française, p.39.

Norbert Chatillon, *Steve Jobs, une névrose à l'origine d'une métamorphose de l'ordinaire de nos vies*, Colloque Re-penser l'ordinaire, 21 Mars 2012, Paris.

« Il pouvait se montrer âpre en affaires, mais il ne laissait jamais l'appât du gain prendre l'ascendant sur la qualité. »¹⁵

Se tenir debout, danser ses dernières présentations.
Dédale mis au risque d'Icare ? ¹⁶

Steve Jobs n'est pas Dédale doué de *mètis*, d'astuce, de l'intelligence des situations techniques, et dénué de l'intelligence de l'âme. Il en est l'opposé. Steve Jobs a l'intuition, il n'a pas la technique. Pour cela, il recourt en permanence à un tiers. Et le premier des tiers, celui qui est présent alors que les parents biologiques sont absents, c'est celui dont il porte le nom, Jobs.

Steve Jobs a l'intelligence de l'autre, il perçoit chez les autres ce qu'il met en œuvre, la psyché projetée sur la situation :

« Steve n'était pas ingénieur mais il savait parfaitement analyser les réponses des gens. Il sentait tout de suite si c'était de la mauvaise volonté de leur part ou l'expression d'un véritable doute »¹⁷

Ainsi, nous pourrions dire que pour Steve Jobs la question n'est pas : que puis-je faire avec cette puce ? Elle serait davantage : quelle puce faut-il, ou quoi d'autre, pour que devienne réel ce à quoi je pense ?

A sa différence, Dédale ne sent rien, sauve sa vie sur la mort de son fils Icare, et se demande ce qu'il peut faire avec ce qu'il a inventé, ou n'invente que sur commande. Dédale a pour seul

¹⁵ p.134. Le matin où je prononce cette communication, j'apprends que pour la première fois les actionnaires d'Apple toucheront des dividendes ; cela vient faire rupture avec la philosophie de Jobs. Ou l'on gardait ses parts, signe de confiance, ou on les vendait et prenait sa plus-value éventuelle au passage, mais on ne pouvait pas être à la fois un investisseur et un spéculateur, un pied dedans, un pied dehors. Cette vision qui donne priorité à l'investissement « industriel » sur la spéculation purement financière mériterait qu'on s'y attarde.

¹⁶ J'ai traité de ce thème dans *Humain, en deçà de bien & mal*, Editions Grego, p. 50 à 58.

¹⁷ P.127

avenir de fuir son passé et d'entraîner son fils dans cette fuite qui lui sera mortelle.

Steve Jobs est en phase avec cette maxime d'Alan Kay, visionnaire au Palo Alto Research Center de la société Xerox :

« le meilleur moyen de prédire l'avenir, c'est de l'inventer. »¹⁸

Non, la danse de Jobs est une danse de vie, qui ne se limite pas à la pensée rationnelle, admet l'invisible, le caché, le dissimulé et en prend soin, au point que le souci de l'agencement dans la machine l'obsède autant que son esthétique :

« Le père de Jobs lui avait enseigné qu'un bon artisan porte un même souci de finition à toutes les parties de son travail, qu'elles soient visibles ou invisibles. »

La force du tiers le maintient dans son centrage. Steve Jobs a besoin d'un tiers entre les deux polarités en tension à l'intérieur de lui-même : son désir conscient et ses résistances inconscientes. Il ne décide pas sans la confrontation à un tiers. Et lorsque sa décision réunifie ses antagonismes internes, il œuvre en bon névrosé : il exclut le tiers en se l'appropriant. S'il n'y parvient pas, il s'exclut lui-même en ayant recours à un tiers pour se faire exclure. Il métaphorise ainsi, d'aventure en aventure, ce qui constitue sa *scène primitive*, Moïse abandonné et recueilli, qui se transforme en sauveur de ce qui l'a abandonné et recueilli.

Il fonde Apple, en est abandonné, en est de nouveau adopté, et se sauve lui-même en devenant sauveur. Il lui est répétitivement nécessaire de descendre au fond de lui-même :

« Imagine l'effet que ça fait de pagayer dans le creux de la vague sans jamais pouvoir la rattraper. C'est ici qu'il faut être, c'est ici qu'on s'amuse. »¹⁹

¹⁸ p.122

¹⁹ p.121

Car Jobs a nécessité de transformer sa souffrance en dérision et sa névrose en jeu.

Son point commun avec qui surfe depuis le creux de la vague, c'est l'excitation²⁰ du combat. Ce qu'il veut, c'est convaincre l'autre que c'est cela la bonne posture. Et c'est avec cette métaphore marine qu'il entraîne Atkinson :

« Alors rejoins-nous, viens faire avancer d'un cran la roue de l'univers. »

Il est parfois plus aisé de s'engager dans cette gigantesque voie que de faire avancer d'un cran la voie de sa propre lucidité sur soi-même. S'imaginer que changer le monde, fut-ce modestement, peut conduire à se changer soi, alors que parfois je cherche à changer le monde pour n'avoir pas à changer. Toutefois, pathologie s'il y a, j'ai de l'empathie pour celle de Steve Jobs, et absolument aucune pour bon nombre de despotes.

Cet impératif du creux de la vague fait partie de la névrose de Jobs comme facteur de nécessaire répétition : toujours repartir. Ce qu'il fera, même au creux de la maladie qui l'emportera.

La névrose n'a rien à voir avec l'intelligence, sauf à jouer à colin-maillard avec elle. Jeu d'esquive, indomptable, insensé, et permanent.

« Dans plusieurs interviews, Jobs comparait les ordinateurs à une bicyclette pour l'esprit. Les humains, en créant le vélocipède, avaient la possibilité de se déplacer plus loin et plus vite qu'un condor, de même, en créant l'ordinateur, les hommes décuplaient l'efficacité de leur esprit. Un jour, donc, Jobs décréta que le Macintosh s'appellerait désormais le Bicycle. »²¹

²⁰ Sur les leviers de la motivation, dont l'excitation du défi, voir Norbert Chatillon, *Psychanalyse & Management*, Editions Grego.

²¹ p.145

L'analogie est importante : elle renvoie à la maîtrise de sa mobilité : se déplacer de façon autonome plus loin et plus vite.

Cela justement, se déplacer de façon autonome plus loin et plus vite, est caractéristique de *la névrose, qui œuvre comme un complexe justement autonome qui se déplace dans la conscience plus rapidement que la pensée*, qu'elle réfracte en continu à travers le prisme de ses exigences. Car la névrose ne veut pas lâcher la main.

N'est-ce pas Einstein qui écrivait :

« L'idée qu'un électron exposé à un rayonnement choisit en toute liberté le moment et la direction où il veut sauter m'est insupportable. » ? ²²

Ce que résume l'auteur de la biographie de Steve Jobs :

« dans un monde rempli d'appareils massifs, de logiciels poussifs incrustés de messages d'erreur et d'interfaces ennuyeuses, Jobs avait créé d'extraordinaires produits et magnifié l'expérience utilisateur. Manier un produit Apple pouvait se révéler aussi sublime qu'arpenter l'un de ces jardins zen de Kyoto que Jobs aimait tant, deux expériences qui n'étaient pas nées sur l'autel de l'ouverture ni issues de l'épanouissement anarchique de milliers de fleurs. Parfois il est agréable d'être entre les mains d'un maniaque du contrôle. »²³

De bout en bout, ce que meut l'énergie de Steve Jobs, c'est le concept d'*intégration*. Une intégration psychique qui exige sa résolution technique. Au cœur de l'énergie névrotique, il y a l'impératif d'intégrer le complexe personnel à l'action.

Si le névrosé entreprend une cure, ce n'est pas prioritairement pour guérir de sa névrose, mais pour se débarrasser de la souffrance qu'elle engendre et lui restaurer une efficacité

²² lettre d'Einstein à Max Born du 29 avril 1924, *Correspondance*, Seuil, 1972, p.98

²³ Walter Isaacson, *Steve Jobs*, trad.française JC Lattès, novembre 2011,p.633.

opérationnelle. Le névrosé veut davantage que *ça* change que réellement changer.

Les « pics émotionnels » de Steve Jobs dans ses relations de travail ne seront supportés que par ceux qui ne se laissent pas toucher par sa problématique, et tout simplement la lui laissent en ne se fondant que sur ses géniales intuitions. Ils savent que dans ses emportements, Jobs ne s'adresse pas à eux, mais à sa souffrance intérieure, et que chaque insolence ou insulte constitue une supplique à la fois infantile et géniale. :

« Atkinson, en effet, avait appris à son équipe à passer les paroles de Steve dans un traducteur avant de les compiler. En réalité le « c'est de la merde » était une question et signifiait : « Explique-moi en quoi c'est le meilleur moyen de faire ça ? »²⁴

Cette dimension émotionnelle est typique d'une conduite de la toute petite enfance, celle de l'apprentissage du langage. En quelque sorte, *Jobs ne comprend pas que l'on ne comprenne pas ce qu'il ne dit pas*. Le slogan selon lequel Apple a appris l'homme à Macintosh pourrait s'en faire l'illustration.

Qu'y avait-il derrière tout cela pour que l'univers inventé par Steve Jobs et réalisé par ses équipes parvienne à nous enchanter ?

Vraisemblablement une *intensité de la pudeur*.

Les mots qui font témoignage de sa personnalité sont éloquents : *intensité*, quête de *simplicité*, *intégration*. Les orthèses qu'il invente viennent prolonger et compenser. Jobs ne joue aucun rôle autre que celui d'oser être lui-même dans sa totalité psychique, il n'oppose pas sa névrose et son génie. Il fait plus que les associer, il les intègre, ouvrant par ce geste fondateur une nouvelle voie à la névrose et au génie de chacun. S'interdire de s'amputer d'une partie de soi par la voie du morcellement et de l'assemblage,

²⁴ p.152

Norbert Chatillon, *Steve Jobs, une névrose à l'origine d'une métamorphose de l'ordinaire de nos vies*, Colloque Re-penser l'ordinaire, 21 Mars 2012, Paris.

opérer la conjonction de l'ouverture et de l'intégration, maîtriser la technique pour mieux s'en affranchir.

Steve Jobs ouvre plus qu'une voie, un espace multidimensionnel à l'ordinaire de la vie, la nôtre, nous obligeant à le repenser. Cette ouverture de soi à l'autre, au grand Autre de chacun de nous, porte un nom, *l'empathie*²⁵, sans laquelle l'accès à l'ordinaire ne peut que se penser et non se vivre.

²⁵ J'ai développé un travail sur *l'empathie* que vous pouvez retrouver sur le web : [\[PDF\]](#)

[Se penser soi-même comme un autre...](#)

[www.jardiner-ses-possibles.org/.../Norbert_Chatillon_conference_ ...](http://www.jardiner-ses-possibles.org/.../Norbert_Chatillon_conference_...)

Format de fichier: PDF/Adobe Acrobat - [Afficher](#)

23 août 2011 – **Norbert Chatillon** ESPACE DU POSSIBLE UNIVERSITE D'ETE. Ainsi qu'une interview diffusée sur You Tube :

[Norbert Chatillon - YouTube](#)

www.youtube.com/watch?v=yjKdDqEhad4

- ▶ **22:51** 29 août 2011 - 23 min - Ajouté par blogespace2009
Upgrade to the latest Flash Player for improved playback performance. Upgrade now or more info. Close. 114 ...